

M

MABILLE (JEAN), frère mineur, 17^e siècle. — De la vie de Jean Mabilille nous ignorons à peu près tout : à la date de 1646 il était docteur en théologie; il fut définitif de la province des observants de France et gardien du couvent de Roye, en Picardie.

Il est l'auteur de *Conférences sur la vie spirituelle, très utiles aux personnes séculières et régulières* (Paris, 1672; 2^e éd., 1687). Ce volume se présente sous forme de questions et de réponses. La première des quatre parties est consacrée à l'office divin, tel qu'il est récité surtout chez les franciscains. La deuxième partie développe le thème de l'oraison mentale; une méthode détaillée est présentée d'après Jean Busée et François de Sales (p. 130-175), tout en recommandant Ignace de Loyola, Louis de Grenade et Alvarez de Paz (retenir un chapitre intéressant sur la lecture spirituelle et les auteurs à lire, p. 233-243). Mabilille insiste sur la préparation et les fruits de l'oraison. Les troisième et quatrième parties traitent de la confession et de la messe surtout en moraliste et en rubriciste. Au total, cet ouvrage, qui n'a rien de bien original, est tout orienté vers la pratique intérieure de la vie chrétienne et spirituelle.

AFH, t. 3, 1910, p. 716. — Ubald d'Alençon, dans *Études franciscaines*, t. 39, 1927, p. 597. — DS, t. 5, col. 1637.

Ne pas confondre notre Jean Mabilille avec un homonyme, également cordelier, qui vécut aussi en Picardie et mourut en 1572.

Raymond DARRICAU.

MABILLON (JEAN), bénédictin, 1632-1707. — Né le 23 novembre 1632 à Saint-Pierremont en Champagne, non loin de Mouzon, au sein d'une famille de propriétaires ruraux et de marchands, Jean Mabillon reçut d'un oncle prêtre les premiers éléments de sa formation. Il vint la compléter à l'université de Reims dont il était maître ès arts en 1652. Dès 1650, il avait obtenu une place au séminaire. Ses visites fréquentes au tombeau de saint Remi lui donnent l'occasion d'approcher la communauté réformée (congrégation de Saint-Maur) qu'abrite le monastère : le désir de la vie monastique naît ainsi chez lui. Il est reçu à Saint-Remi le 29 août 1653; le 6 septembre 1654, il est admis à la profession. Il ne sut pas se garder de la contention, jointe à une certaine intempérance intellectuelle, et souffrit bientôt de violents maux de tête qui, durant plusieurs années, lui rendirent difficile l'application aux travaux sérieux. Il fallut même l'envoyer à l'abbaye de Nogent, près de Laon, en pleine campagne, pour se reposer, en travaillant manuellement. En juillet 1658, il est à l'abbaye de Corbie, avec les fonctions de portier et chargé de la « dépense »; quelque temps après, il est cellier. Durant ce séjour il reçoit la prêtrise à Amiens, le 27 mars 1660. De là, on l'envoya à l'abbaye de Saint-Denis où il devint trésorier de la basilique; malgré des occupations absorbantes, il y commença la révision

des éditions de saint Bernard sur les manuscrits. Luc d'Achery le réclama bientôt à Saint-Germain-des-près à titre de collaborateur pour les travaux d'édition du *Spicilegium* et des *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*; il arriva en juillet 1664. Jusqu'à sa mort, le 27 décembre 1707, il fut l'âme du petit groupe savant qui acquit aux mauristes la réputation de travailleurs acharnés. On lui doit, avec la continuation du *Spicilegium*, l'édition de saint Bernard (1667), des *Acta sanctorum OSB*, des *Annales OSB*, la collection des *Vetera analecta*, le *De re diplomatica* et diverses éditions de textes liturgiques de l'antiquité (tous ouvrages présentés par les auteurs signalés dans la bibliographie).

Sa sainteté personnelle ne suffirait pas à lui assurer une place parmi les auteurs spirituels; le seul ouvrage de dévotion qu'il ait écrit est un petit in-12^o, *Sur la mort chrétienne*; encore y reconnaît-on l'historien et l'éditeur de textes : il a voulu donner un recueil de récits authentiques sur la mort des saints, sans glose ni complément, selon le texte original (*La mort chrétienne sur le modèle de celle de Notre Seigneur Jésus-Christ et de plusieurs saints et grands personnages de l'antiquité, le tout extrait des originaux*, Paris, 1702; Ligugé, 1893). On peut négliger le petit livre intitulé : *Pensées et conseils de Dom Mabillon*, publié à l'occasion de son deuxième centenaire, par A.-J. Corbierre, Paris-Poitiers, 1908.

Mais Jean Mabillon appartient à l'histoire de la spiritualité par deux aspects : son travail d'édition et son *Traité des études monastiques* où il tente de définir la place de l'étude dans la vie spirituelle du moine. En 1647 et 1648, Grégoire Tarisse, supérieur général de la congrégation, avait tracé un vaste plan de travail pour les membres de son ordre, à réaliser sous la direction de Luc d'Achery (cf DS, t. 1, col. 175-177); tous ceux qui en seraient capables s'appliqueraient à réunir les documents de tout genre, utiles pour composer l'histoire générale de l'ordre, l'histoire particulière des principaux monastères, un vaste recueil contenant les Vies des saints bénédictins et une édition nouvelle des auteurs médiévaux (cf P. Denis, *Documents sur l'organisation des études dans la Congrégation de Saint-Maur*, dans *Revue Mabillon*, t. 6, 1910-1911, p. 133-156, 437-453; t. 7, 1911-1912, p. 169-204). L'œuvre de Mabillon s'inscrit très exactement dans cette perspective que les travaux d'autres mauristes débordent par ailleurs de manière notable (Écriture sainte, patrologie, théologie, philosophie, liturgie, histoire nationale et provinciale); lui s'en tient habituellement au domaine d'abord déterminé, et dont le but est de promouvoir le renouveau de l'ordre par la connaissance des grands siècles monastiques et de leurs œuvres.

La publication par Rancé de l'ouvrage *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique* (1683) devait obliger Mabillon à préciser la pensée des moines de sa congréga-

tion et la sienne propre sur les rapports de la vie spirituelle et de la contemplation avec le travail intellectuel, tel qu'on le pratiquait à Saint-Maur; il le fit sans esprit de polémique, avec sérénité, même lorsqu'il dut répondre par un nouvel ouvrage à la réfutation que Rancé publia de son premier livre. La première réponse au livre de Rancé est de 1684, *Réflexions sur les Devoirs monastiques avec les réponses à l'auteur de ce livre* (Paris, 1684; cf *Revue des sciences ecclésiastiques*, t. 66, 1892, p. 440-456); Mabillon n'y aborde qu'incidemment le problème des études. Ces *Réflexions* provoquèrent de la part de Rancé des *Éclaircissements de quelques difficultés que l'on a formées sur le livre de la sainteté et des devoirs de la vie monastique* (1685); Rancé y reprenait l'exposé de ses idées sur le travail intellectuel en une cinquantaine de pages (ch. 13). Laisant à d'autres le soin de répondre à certaines outrances de l'abbé de la Trappe, Mabillon mûrit longuement son *Traité des études monastiques* (1691) qui se limite au problème propre des études. Le livre nous intéresse ici dans la mesure où il traite des rapports entre les études et la vie spirituelle. Le *Traité* comporte trois parties; dans la première, Mabillon établit que le bon ordre ne peut régner dans les monastères où l'étude serait négligée; dans la deuxième, il examine quelles sont les études propres aux moines; la troisième est consacrée aux fins principales des études monastiques.

Je ne prétends pas ici faire de nos monastères de pures académies de sciences. Si le grand Apôtre faisait gloire de n'en avoir point d'autre que celle de Jésus-Christ crucifié, nous ne devons point avoir aussi d'autre but dans nos études. Elles se doivent borner à former dans nous et dans les autres même, autant que nous pourrons, cet homme nouveau dont notre Sauveur nous a donné le modèle en sa personne sacrée. Toute science qui ne se termine pas à ce grand dessein, est plus nuisible qu'avantageuse (Épître dédicatoire).

Mabillon signale les deux écueils de la vanité et de l'orgueil; ils seront évités, « si toutes vos pensées et tous vos desseins dans vos études se terminent à vous bien connaître vous-mêmes, pour en devenir plus humbles et pour vous cacher aux yeux du monde, et à connaître Dieu de plus en plus pour l'aimer et le servir plus parfaitement » (*ibidem*). Le but essentiel des études est donc la connaissance de soi-même qui se traduit en humilité, la connaissance de Dieu qui se traduit en amour de charité : « La science sans charité enfle, mais il est certain aussi qu'avec le secours de la grâce, rien n'est plus propre à nous conduire à l'humilité, parce que rien ne nous fait mieux connaître notre néant, notre corruption et nos misères » (*ibidem*).

Dans son *Traité*, Mabillon se situe résolument dans l'hypothèse du monachisme de son époque où le moine de chœur doit aborder les études ecclésiastiques; derrière les outrances de son adversaire, il n'a peut-être pas saisi l'intuition de Rancé pour qui ce type d'études n'était pas nécessaire au moine pour acquérir la « science des sciences ».

En quelques mois l'abbé de la Trappe rédigea une volumineuse *Réponse au Traité des études monastiques* (janvier 1692) où il eut le tort de situer le débat au niveau des personnes. Sur l'instance de ses amis et des moines de Saint-Maur, Mabillon composa rapidement des *Réflexions sur la Réponse au Traité des études monastiques* (août 1692) où il distingue les études « communes » des études « particulières » et des études « extraordinaires », les personnes qui étudient et les sujets étudiés. Il maintient cependant que le moine, et tout homme qui cherche Dieu, ne peut que désirer le connaître davantage : « Quoi, on voudrait séparer la piété d'avec la vérité! peut-il

donc y avoir contre la vérité une piété véritable et sincère?.. Les religieux doivent faire plus particulièrement profession que les autres de l'amour de la vérité en suivant et aimant Jésus-Christ qui est la vérité même » (T. Ruinart, *Abrégé de la vie de D. J. Mabillon*, Paris, 1709, p. 62).

La vie spirituelle est inséparable de la quête de Dieu par la voie de l'intelligence; cette certitude correspond à un aspect très profond de la spiritualité de Mabillon qui, quelques jours avant sa mort, disait à un jeune prêtre venu le visiter : « Soyez vrai en tout. Que votre sincérité aille jusqu'au scrupule ».

Le détail des œuvres de Mabillon se trouve dans P. Tassin, *Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, Bruxelles, 1770, p. 205-269; H. Wilhelm et U. Berlière, *Nouveau Supplément à l'Histoire littéraire...*, t. 2, Paris, 1908, p. xxxv-xlvii; La bibliographie parue lors du second centenaire a été relevée par H. Stein dans *Mélanges et Documents publiés à l'occasion du 2^e centenaire de la mort de Mabillon*, coll. Archives de la France monastique, t. 5, Paris-Ligugé, 1908, p. xxxv-xlvii; voir aussi A. Cloranesco, *Bibliographie de la littérature française du 17^e siècle*, t. 2, Paris, 1969, p. 1312-1316. — La biographie la plus récente et la plus complète est celle de H. Leclercq, *Mabillon*, 2 vol., Paris, 1953-1957. Sur la question des études voir surtout J.-M. Besse, *Les études ecclésiastiques d'après la méthode de Mabillon*, Paris, 1900; Madeleine Laurain, *Les travaux d'érudition des Mauristes. Origine et évolution*, dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. 43, 1957, p. 231-272; F. Vandembroucke, *Les études dans la Congrégation de Saint-Maur*, dans *Los Monjes y los Estudios*, iv Semana de Estudios monásticos, Poblet (1961), édité en 1963, p. 482-496.

DS, t. 1, col. 1497-1498 (S. Bernard); t. 2, col. 1401 (Conférences spirituelles); t. 4, col. 230 (lecture de l'Écriture).

Guy-Marie OURY.

MACABIAU (CYPRIEN), jésuite, 1846-1915. Voir DS, art. S. JOSEPH, t. 8, col. 1313.

1. MACAIRE D'ALEXANDRIE OU LE CITADIN, moine († vers 394). — Macaire, moine d'Égypte, prêtre au désert des Kellia (« les Cellules »), mourut centenaire vers 394, car Pallade, venu aux Kellia en 391, l'y connut pendant trois ans (*Histoire lausiaque*, ch. 18 début). Pour le distinguer de son homonyme et contemporain Macaire l'Égyptien (cf *infra*, col. 11-13), on le surnomma δ Πολιτικός, le Citadin. Il était en effet originaire d'Alexandrie où, selon Pallade, il était marchand de confiseries (la *Vie* copte prétend qu'il exerça la profession de mime). Il se convertit à la vie monastique vers l'âge de quarante ans et se distingua par son goût pour les prouesses ascétiques. Ordonné prêtre, sans doute après 355, il fut le desservant de l'église des Kellia et, à ce titre, exerça l'autorité sur les moines de ce désert, qui étaient au nombre de six cents à la fin du 4^e siècle. Évagre, arrivé aux Kellia vers 385, y devint son disciple, et il semble que Macaire ait été spécialement en sympathie avec les moines origénistes groupés autour d'Évagre et d'Ammonios. Bien que fixé aux Kellia, il avait aussi une cellule à Nitrie et une autre à Scété, où il fut en relation avec Macaire l'Égyptien. Comme ce dernier, et d'autres moines de ce désert, il connut pendant quelques mois la déportation dans une île du Delta, lors de la persécution arienne, en 374. Socrate assure qu'il était d'humeur joviale et plaisantait volontiers avec les jeunes frères. Pallade le décrit comme un homme de petite taille, presque imberbe.

Ce Macaire semble n'avoir rien écrit. Les règles monastiques transmises en latin sous son nom, seul ou associé à d'autres (PG 34, 967-970, 971-982; cf CPL, n. 1840, 1842, 1859a, 1859b) ne peuvent lui être attri-

buées : on n'a aucune preuve de l'existence d'une règle écrite aux Kellia, pas plus qu'à Nitrie ou à Scété, à cette époque. D'origine incertaine est aussi un discours sur le sort des âmes après la mort mis sous son nom (PG 34, 385-392c; conservé aussi en syriaque, mais sous le nom de Macaire l'Égyptien, cf A. Van Lantschoot, *Révélations de Macaire et de Marc de Tamarqā sur le sort de l'âme...*, dans *Le Muséon*, t. 63, 1950, p. 159-189). Les diverses collections d'*Apophthegmes des Pères* ont recueilli plusieurs propos qui lui sont attribués (ou des anecdotes qui le concernent) : trois sous son nom dans la collection alphabétique, auxquels il convient d'en ajouter d'autres, difficiles à préciser, parmi ceux qu'on attribue à Macaire l'Égyptien.

Sources anciennes. — Pallade, *Histoire lausiaque*, ch. 18, éd. C. Butler, Cambridge, 1904, p. 47-58. — *Historia monachorum in Aegypto*, recension grecque, éd. E. Preuschen, Giessen, 1897, ch. 30, p. 92; éd. A.-J. Festugière, Bruxelles, 1964, ch. 23, p. 130-131; recension latine de Rufin, ch. 29, PL 21 (éd. 1878), 452c-455c. — *Apophthegmata Patrum*, collection alphabétique, PG 65, 304d-305a. — Socrate, *Histoire ecclésiastique* IV, 23, PG 67, 513c-516a. — En copte : *Vie de Macaire d'Alexandrie* (acéphale, en réalité recension longue du chapitre de Pallade), éd. É. Amélineau, *Histoire des monastères de la Basse-Égypte*, coll. Annales du Musée Guimet 25, Paris, 1894, p. 235-261.

Déjà dans les sources les plus anciennes, les récits relatifs à Macaire d'Alexandrie et à son homonyme l'Égyptien sont souvent confondus. C'est à démêler cet écheveau qui se sont efforcés, sans y parvenir pleinement, nombre d'auteurs modernes, depuis le 17^e siècle.

Études modernes. — S. Lenain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. 8, 2^e éd., Paris, 1713, p. 626-650. — H. J. Floss, *De sanctorum Macariorum Aegyptii et Alexandrini Vitae quaestiones criticae et historicae*, PG 34, 1-176. — H. G. Evelyn White, *The Monasteries of the Wādī'n Nairūn*, Part II : *The History of the Monasteries of Nitria and of Scetis*, New York, 1932, p. 55-59, 90-91. — A. Guillaumont, *Le problème des deux Macaire dans les Apophthegmata Patrum*, dans *Irénikon*, t. 48, 1975, p. 41-59. — *Bibliotheca sanctorum*, t. 8, 1967, col. 412-413 (J.-M. Sauget). Antoine GUILLAUMONT.

2. MACAIRE CHOUMNOS, fondateur monastique byzantin († vers 1380). — Né d'une illustre famille salonicienne dans la première moitié du 14^e siècle, Macaire embrasse, jeune encore et malgré une santé délicate, la vie religieuse dans sa ville natale de Thessalonique. L'antipalamisme des Choumnos explique sans doute le conflit qui l'oppose à son directeur spirituel, au début de la crise hésychaste. En tout cas, son nom et sa sainteté lui attirent des disciples pour lesquels il entreprend, vers 1360 et à Thessalonique, la construction d'un monastère, la *Nea Moni*. Avant 1374, l'empereur Jean V Paléologue l'appelle pour lui confier la direction du plus fameux monastère de Constantinople, le Stoudios. Macaire est bientôt nommé archimandrite et protosynelle du patriarche. Au cours d'un voyage à Thessalonique où il peut admirer l'achèvement de la *Nea Moni*, il meurt vers 1380, entre les bras de son successeur, Gabriel (cf DS, t. 6, col. 14-15).

L'héritage littéraire, actuellement inventorié, de Macaire comprend :

1^o Quarante-deux instructions ou *catéchèses* destinées aux moines de Nea Moni et de Stoudios. Ce recueil encore inédit, constitué d'abord à Constantinople, a été transmis par le codex 455 (15^e s.) de la bibliothèque du Saint-Sépulcre à Jérusalem, provenant de la Nea Moni (Papadopoulos-Kerameus). Retenons les homélies

sur l'Épiphanie (BHG, n. 1946x, 1932d, 1945i), l'Hypapante (1960k), la fête de l'Orthodoxie (1394p), la croix (446d), la Transfiguration (1995h), l'acathiste (1146h), la Dormition (1087c), les apôtres (160m, 160n), la paix (dont la finale, consacrée à saint Démétrius, a été publiée, cf BHG, 547i) et l'Éloge de saint Théodore Stoudite (1759m), dont Macaire apparaît, par ses œuvres mêmes, un digne successeur.

2^o *Υποτύπωσις* (titre d'éditeur) ou *Adresse*, sous forme de règlement, laissée aux moines de la Nea Moni avant le départ à Constantinople; c'est une sorte de rapport moral sur le personnel et l'état de la communauté.

3^o *Testament*, composé vers la même époque pour le besoin spirituel des moines, sous forme d'entretien. Ces deux écrits se ressemblent et se complètent. On y trouve l'essentiel d'un livre de règle et d'un directory. Mais, à la différence des *typika* byzantins, les directives, tantôt pratiques, tantôt théoriques, n'y sont pas consignées selon un ordre rigoureux. Il s'agit plutôt d'un code d'expérience religieuse où les problèmes concrets de la vie monastique sont mêlés aux plus nobles spéculations sur l'union à Dieu.

4^o *Oraison funèbre* des moines Acace et Grégoire, composée au Stoudios et expédiée avec une lettre d'envoi à la communauté de Thessalonique. « Je ne sache pas que la littérature monastique possède rien de pareil pour l'onction de ses envolées et ses accents balancés de chaude éloquence » (V. Laurent, présentation et éd. des n. 2^o, 3^o, 4^o, *Écrits spirituels inédits de Macaire Choumnos... fondateur de la « Nea Moni »...*, dans *Ἑλληνικά*, t. 14, 1955, p. 40-86).

A. Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, t. 5, Pétrograd, 1915, p. 21-24. — V. Laurent, *Une nouvelle fondation monastique des Choumnos. La Nea Moni de Thessalonique*, dans *Revue des études byzantines*, t. 13, 1955, p. 109-130 (reprend l'introd. de l'éd. susdite, en corrigeant la date proposée pour le décès de Macaire, p. 114, n. 3). — L. Syndika-Laourdas, *Ἐγκώμιον εἰς τὸν ἀρχιεπίσκοπον Θεσσαλονίκης Γαβριήλ*, dans *Μακεδονικά*, t. 4, 1955-1960, p. 352-370. — Beck, p. 775. — R. Janin, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins*, Paris, 1975, p. 398-399.

Daniel STIERNON.

3. MACAIRE CHRYSOKÉPHALOS, métropolitain, † 1382. — 1. *Vie*. — 2. *Œuvres*.

1. **Vie.** — Michel Chrysoképhalos (« Tête d'or », patronyme et non sobriquet, bien que le terme se prête à de pertinents jeux de mots, cf PG 150, 169-170; Gianneli, *Codices...*, p. 231) est né vers 1300, sans doute à Constantinople. C'est là qu'il embrassa la vie monastique sous le nom de Macaire, entre juillet 1327 et juin 1328, probablement dans un des trois monastères dédiés à la Sainte Trinité (cf PG 150, 173, 1^e ligne).

En 1336, il est élu au siège métropolitain de Philadelphie (Lydie). Dans la controverse barlaamite, son attitude, d'abord indécise, rejoint vite les positions de l'Église officielle, tout en restant critique à l'égard de certaines formules pseudopalmites, comme « déités plurales », « divinité supérieure et inférieure » (cf *Vaticanus gr.* 1111, f. 237v). On le voit porter ou recevoir à cette époque les titres de « juge général des Romains » (= Byzantins) et de « didascale œcuménique ». Personnage considérable auquel les patriarches de Constantinople confiaient divers mandats, il dit avoir bénéficié en rêve de grâces mystico-hiérurgiques où semble percer son aspiration à la dignité patriarcale (Manoussakas, p. 12, 17-18). Après la déposition de Calliste 1^{er} (14 août 1353), il fut l'un des trois candidats élus par le synode

et présentés à l'empereur, qui lui préféra un palamite inconditionnel, Philothée (cf A. Failler, *La déposition du patriarche Calliste 1^{er}*..., dans *Revue des études byzantines*, t. 31, 1973, p. 99).

Sa métropole devait à sa « théophilie » d'être restée un bastion « imprenable » (Miklosich et Müller, n. 257, p. 510); cependant, en 1352, Macaire dépêcha à la cour pontificale d'Avignon une légation d'archontes philadelpheins pour solliciter un secours militaire contre les turcs (Schreiner, p. 401-403). Il mourut au terme d'un épiscopat long de quarante-six ans, au mois d'août 1382.

Notice précise avec renvoi aux sources (notamment Fr. Miklosich et J. Müller, *Acta diplomatica graeca medii aevi sacra et profana*, t. 1, Vienne, 1860) par R. Walther (p. 222-227), *Ein Brief an Makarios, den Metropoliten von Philadelphia*, dans *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik*, t. 22, 1973, p. 219-232 (lettre de Sophianos, sans doute l'antipalamite); *Weitere Briefe an Makarios*..., t. 23, 1974, p. 217-227 (lettres de Makarios Paradeissas et Théodore Meliteniotès).

M. Manoussakas, *Μακαρίου Φιλαδέλφειας ... ανέκδοτα χρονικά σημειώματα (1344-1346)*..., dans *Thesaurismata*, t. 4, 1967, p. 6-19. — P. Schreiner, *Zur Geschichte Philadelphias im 14. Jahrhundert (1293-1390)*, OCP, t. 35, 1969, p. 375-417. — Sur l'importance de Philadelphie à cette époque, J. Darrouzès, *Le registre synodal du patriarchat byzantin au XIV^e siècle*, Paris, 1971 (voir index).

2. **Œuvres.** — L'héritage littéraire de Chrysoképhalos, imposant par le volume et en grande partie inédit, appartient surtout au genre compilatoire.

1^o Sous le titre de *Ῥοσεραία (Roseraie)*, le hiéromoine Macaire a composé un florilège sententiel assez disparate où les auteurs de l'antiquité classique voisinent avec des Pères de l'Église (Eusèbe, Théodoret, Germain de Constantinople, Photius) et des écrivains « modernes » (Théodore Prodrome, Pachymère, Nicéphore Choumnos, Georges de Chypre). A noter des extraits des compositions hagiographiques de ce dernier (BHG, n. 557, 654, 683, 1169) et des citations tirées d'un « Livre de commentaires des évangiles lus aux dimanches recueilli à partir de divers auteurs ». Le florilège comporte encore des *Proverbes disposés selon l'alphabet*, en huit centuries, sorte de condensé de la sagesse antique et de l'universel bon sens.

Inventaire du contenu, avec éd. de quelques passages, sur la base du ms autographe *Marcianus gr. 452*, par J.-B. Gaspard d'Anse de Villosion, *Anecdota graeca*, t. 2, Venise, 1781, p. 4-79; analyse des extraits homilétiques reproduite en PG 150, 243-246. — Éd. des *Proverbes* par E. L. de Leutsch, *Paroemiographi graeci. Diogenianus., Macarius.*, éd. du *Corpus paroemiographorum graecorum*, t. 2, Göttingen, 1851, (Hildesheim, 1958), p. 135-227.

2^o *Chaîne exégétique.* — Dès l'âge le plus tendre, Macaire fut attiré par la Parole de Dieu, voie royale de l'amour, et par les meilleurs exégètes spirituels des oracles divins, les Pères de l'Église (PG 150, 240d-241c). Encore laïc, il avait copié des poèmes de Grégoire de Nazianze (*Marcianus gr. 83*, terminé le 2 juillet 1327); à la même époque, il avait lu « d'un seul trait » les écrits des cappadociens contenus dans l'actuel *Parisinus gr. 479* (cf J. Darrouzès, *Notes d'Asie Mineure*, dans *Ἀρχαῖον Πόντου*, t. 26, 1964, p. 31, 35). Plus tard, il compila une triple chaîne exégético-patristique :

1) *Sur la Genèse*, œuvre non encore retrouvée dont l'auteur dit qu'elle était divisée en deux parties (*Cosmogonie, Patriarches*), pour un total de quarante *logoi* (PG 150, 244b).

2) *Sur Matthieu* (Ἐξήγησις...). Antérieur au précédent, cet écrit comportait trois livres, chacun divisé en vingt *logoi* (PG 150, 244a). Le premier, transmis par le ms autographe de la Bodléienne *Baroccianus 156* (an. 1344), couvre les sept premiers chapitres jusqu'à *Mt.* 8, 4; un autre ms autographe, *Patmiacus 381* (an. 1349), donne le deuxième livre jusqu'à la Transfiguration (17, 1-3). Le troisième livre semble perdu.

Éd. de la préface : PG 150, 240-241; titres des *logoi* du premier livre et liste des auteurs cités, col. 171. — A. D. Kominés, *Πίνακες... πατριστικῶν κωδικῶν*, Athènes, 1968, n. 381, p. 18-19; *Facsimiles of dated Patmian codices*, Athènes, 1970, p. 34-35, pl. 31A. — N. Wilson, *Mediaeval Greek Bookhands. Examples selected from Greek Manuscripts in Oxford Libraries*, Cambridge, Mass., 1972-1973, n. 68.

3) *Sur Luc*, *Εὐαγγελικῶν διάνοια ῥημάτων*. Compilation prévue en vingt-quatre *logoi* selon les lettres de l'alphabet (incipit de chaque *logos*), d'où le nom de *Megalè alphabètos*, en référence à *Apoc.* 21, 6; 22, 13. Macaire annonce qu'il traitera seulement les péripécopes non évoquées par Matthieu, depuis la conception de Jean Baptiste jusqu'à la Pentecôte (prologue, PG 150, 244bc).

Voici la succession des *logoi* d'après le pinax du *Vaticanus gr. 1437*, f. 2-7v :

1. Naissance de Jean Baptiste (*Luc* 1, 1-25 et 51-80, 14 chap.; BHG *Auctarium*, 843i); 2. Annonciation (1, 24-38, 10 ch.; *Auct.*, 1058b); 3. Orthroi des fêtes de la Theotokos (1, 39-56, 7 ch.; *Auct.*, 1085r); 4. Vigile de Noël (2, 1-20, 13 ch.; *Auct.*, 1894h); 5. Circoncision (2, 20-21 et 41-52, 11 ch.); 6. Hypapante (2, 22-40, 10 ch.; *Auct.*, 1955m); 7. Vigile de l'Épiphanie (3, 1-22, 14 ch.; BHG, 1932a, avec les mss signalés dans l'*Auct.*); 8. bon samaritain (10, 25-37, 7 ch.); 9. riche insensé (12, 16-21, 8 ch.); 10. invités au repas (14, 16-24, 7 ch.); 11. enfant prodigue (15, 11-32, 16 ch.); 12. le riche et Lazare (16, 19-31, 11 ch.); 13. publicain et pharisien (18, 10-14, 13 ch., en fait 4 ch. seulement dans ce codex); 14. la parousie (*Mt.* 25, 31-46, 16 ch.); 15. Transfiguration (*Mt.* 17, 1-9, 15 ch.; *Auct.*, 1992p); 16. résurrection de Lazare (*Jean* 11, 1-46, 13 ch.; *Auct.*, 2221t; manque dans le ms analysé).

On notera que le programme primitif, si le témoin est fidèle, n'a pas été rempli : l'alphabet s'arrête à la lettre Π, et *Luc* est abandonné à partir du *logos* 14.

Cette œuvre peut être considérée comme une reprise de la chaîne sur *Luc* de Nicétas d'Héraclée. Sickenberger et Reuss l'ont établi pour les *logoi* 14-16. Notre analyse des *Vaticanus gr. 1437* et 1610, confrontés avec *Athos, Iviron 371* (éd. Krikônès), confirme les résultats pour l'ensemble de la chaîne. L'examen de la chaîne sur *Matthieu*, escamoté par Reuss (p. 112), aboutirait sans doute aux mêmes résultats. Aux auteurs cités par Nicétas, Macaire associe cependant, outre Nicétas lui-même auquel il s'identifie parfois, Grégoire le Thaumaturge, Basile de Séleucie, Léon le sage, Psellos, Théophylacte, Élie de Crète et Manuel Grammatikos.

Son apport original (lemmes indiqués par un chrisme avec α et ω) concerne le plus souvent l'exorde, les raccords et la conclusion des scholies; il accentue ainsi le ton parénétiq ue de la chaîne, dont les éléments sont du reste agencés en fonction des lectures prévues pour les dimanches et les fêtes du calendrier byzantin. Méritent une mention spéciale les considérations personnelles de Macaire sur l'*agapè* (*logos* 8; *Vat. gr. 1437*, f. 254-255, 260, 263, 264v, 270v, 271-274, 277-280), la *metanoia* (*logos* 11, f. 320v-321, 330, 336v-337v, 339v-341, 346-348, 353, 355v, 358v), les béatitudes (f. 459v-461) et la citation du tome synodal de 1341

(n. 45-46) à propos de la vision thaborique (logos 15, f. 506v-507 = PG 151, 688bc).

Éd. de la préface avec trad. latine : G. Pasini, *Codices manuscriptorum bibliothecae regiae Taurinensis Athenaei*, t. 2, Turin, 1749, p. 188-190; texte repris sans le début en PG 150, 241-244. — J. Sickenberger, *Titus von Bostra. Studien zu dessen Lukashomilien*, TU 21, Leipzig, 1901, p. 47-50, 67; *Die Lukaskatene des Niketas von Heracleia*, Leipzig, 1902, p. 66-68, 102-106. — J. Reuss, *Mathäus-, Markus- und Johannes-Katenen nach den handschriftlichen Quellen untersucht*, Münster, 1941, p. 112-114, 216-217. — Ch. Th. Krikônès, *Συναγωγὴ Πατέρων...*, Thessalonique, 1973.

3° De l'œuvre oratoire du métropolitain de Philadelphie on a très tôt recueilli une série de quatorze longs sermons (divisés en chapitres ou lectures en certains mss) disposés selon l'ordo byzantin :

1) Neuf chœurs des anges et Michel (BHG, 129); 2) Michel et Gabriel (BHG, 1294); 3) Hypapante (BHG, 1971); 4) Orthodoxye (BHG, 1394e); 5) Adoration de la croix (BHG, 422s); 6) Rameaux; 7) Résurrection du Christ; 8) Femmes myrophores et Joseph d'Arimatee; 9) Ascension; 10) Jean l'évangéliste (BHG, 932); 11) Naissance de Jean Baptiste (BHG, 852); 12) Transfiguration (BHG, 1994); 13) Décolation de Jean Baptiste (BHG, 860); 14) Exaltation de la croix (PG 150, 173-232; BHG, 417). A quoi il faut ajouter une homélie sur l'Annonciation (BHG *Auct.*, 1092u).

Cette œuvre s'inscrit dans la grande tradition chrysostomienne, que Macaire avait d'ailleurs bien saisie dans ses Chânes. L'éditeur souligne la valeur théologique du sermon sur Jean l'évangéliste, parce qu'il y voit une arme contre le *Filioque*. Là pourtant ne réside pas l'intérêt de cette parole imagée, nourrie de la Bible, toute orientée vers l'éducation de la foi et l'édification du peuple chrétien, avec une prédilection pour le thème de la lumière et le mystère de la Transfiguration, en accord avec les sympathies palamites de Macaire, qui n'ont cependant rien d'exacerbé. A elle seule l'admirable finale de cette homélie sur Jean, — une fervente exhortation à l'Occident et à l'Orient pour construire fraternellement la Jérusalem nouvelle —, suffirait à définir Macaire comme un homme de paix et un homme de Dieu.

Λόγοι πανηγυρικοί... Kosmopolis (= Vienne), s. d (1793?); éd. des homélies d'après un ms défectueux; on peut combler les lacunes des sermons pour la fête de l'orthodoxie (p. 109-110) et la résurrection (p. 191-192) en recourant à d'autres témoins, p. ex. *Vaticanus gr.* 1597 (fin 14^e s.), f. 58^v-59^r, 120^v-121^v; sur ce ms, C. Giannelli, *Codices vaticani graeci... 1485-1683*, Cité du Vatican, 1950, p. 231. — Éd. sur une base plus large de la fin du sermon 10 : P. Schreiner, *Zur Geschichte...*, p. 426-427. — A. Ehrhard, *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche...*, t. 3, TU 52, Leipzig, 1939-1952, p. 690-695, 869, 1032 n. 2.

4° *Autres écrits*. — 1) Une belle prière (au Christ) à l'occasion d'une attaque des barbares (PG 150, 237-239). Macaire y proclame la grandeur de Dieu et sa confiance en la miséricorde divine, malgré le triomphe momentané des turcs. — 2) S'il est bien de notre Chrysoképhalos, le petit texte *Sur le terme de la vie humaine* (*Vaticanus gr.* 215, f. 10rv), apparemment inédit, pourrait appartenir à une de ses œuvres maîtresses. L'auteur s'en prend au fatalisme, « conte de vieille femme et de charlatan »; grâce à Dieu (cf *Ps.* 49, 15; 90, 16), l'homme est en quelque façon maître de son destin. — 3) *Vie de Mélèce le galésiole* (BHG, 1246a), qui confessa la foi orthodoxe en refusant l'union du concile de Lyon II (cf DS, t. 8, col. 1134, et sa notice, *infra*).

DTC, t. 9, 1927, col. 1445-1449 (L. Petit). — Beck, p. 787, 790. — J. Meyendorff, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, Paris, 1959, p. 122-123, 392. — A. Turyn, *Dated Greek Manuscripts of the thirteenth and fourteenth Centuries in the Libraries of Italy*, Urbana, 1972, p. 157-164, 168-172.

Daniel STIERNON.

4. MACAIRE DE CORINTHE (saint), métropolitain et ermite, 1731-1805. — 1. *Vie*. — 2. *Œuvres*.

1. *Vie*. — Né à Corinthe en 1731, Michel (nom de baptême) Notaras embrassa la vie monastique au Mega Spélaion (entre Corinthe et Patras), pour revenir peu après dans sa ville natale comme maître d'école (1758-1764). Il succéda au métropolitain de Corinthe Parthenios † 1764, mais dut bientôt quitter le Péloponnèse révolté contre les turcs (1768), avant de se voir privé juridiquement de son siège par le patriarche Théodose, à la demande de la Sublime Porte (1773). Il mena dès lors une vie errante en Grèce insulaire. Il se serait volontiers fixé à l'Athos, si la Sainte-Montagne lui avait paru vraiment digne de ce nom. Contre certains moines athonites, il s'engagea dans la controverse des colybes (offrandes à l'occasion de la commémoration des défunts), par égard pour la signification traditionnelle du dimanche. En revanche, il fut soutenu par les représentants de la meilleure tradition hagioretique dans sa prise de position en faveur de la réception fréquente de l'eucharistie. Il mourut le 16 avril 1805, près de Chio, dans un ermitage qui porta bientôt son nom, car la voix populaire s'empressa de canoniser l'infortuné prélat auquel on attribuait des miracles posthumes. Sa fête se célèbre le 17 avril dans l'orthodoxie.

2. *Œuvres*. — En collaboration avec ses amis Nicodème l'hagiorite et Athanase de Paros, Macaire de Corinthe a fait paraître anonymement quelques ouvrages significatifs qui lui ont mérité, avec eux, le titre de principal artisan de la renaissance hésychaste au 18^e siècle.

1° *Enchiridion apodiktikon* « sur l'utilité pour les chrétiens de la fréquente communion aux saints mystères », Venise, 1777 (Legrand, n. 880, p. 238). Inspiré du *Breve tratado de la comunión cotidiana* (1675) de Miguel de Molinos (cf sa notice, *infra*), cet ouvrage préconise la communion fréquente en invoquant l'Écriture et la tradition et en réfutant les objections des adversaires. Il est parfois attribué à Néophyte le causocalybite et communément à Nicodème l'hagiorite; ce dernier l'a en effet refondu et publié anonymement sous le titre *Livre très utile à l'âme sur la communion fréquente*, Venise, 1783 (Legrand, n. 1095, p. 398). En avril 1785, un décret du Saint-Synode présidé par le patriarche Gabriel condamna ce factum anonyme; mais une lettre du patriarche Néophyte (1789-1794) à Macaire lui-même déclara que « son » ouvrage, soumis à l'examen du synode patriarcal, avait été jugé « utile à l'âme et salutaire »; l'index était donc supprimé (cf Mansi, t. 38, col. 981-982).

2° *Philocalie des saints neptiques*, Venise, 1782 (Legrand, n. 1086, p. 391-394), célèbre recueil ascétique (cf DS, t. 8, col. 1140-1141; 3^e éd., 5 vol., Athènes, 1957-1963), souvent attribué aussi au seul Nicodème l'hagiorite. — 3° *La doctrine orthodoxe*, Leipzig, 1782 (Legrand, n. 1079, p. 383-385), traduction en néo-grec du *Catéchisme* de Platon Levšin, métropolitain de Moscou. — 4° La plantureuse *Synagôgè* de Paul Evergetinos † 1054 (BHG, 1450s), Venise, 1783 (cf DS, t. 5,

col. 502-503; dernière éd., 4 vol., Athènes, 1957-1966). — 5° La *lettre-préface* de Macaire (1785) au *Filet apostolique* de Jean de Myre (DS, t. 8, col. 640), atteste l'intérêt qu'il portait à cet autre recueil édifiant. — 6° Réédition de l'*Apologie chrétienne* d'Athanase de Paros, Leipzig, 1805.

7° *Νέον Λειμωνάριον*, œuvre posthume publiée par un disciple, Nicéphore de Chios, en collaboration avec Athanase de Paros, Venise, 1819; recueil hagiographique en néo-grec contenant, selon le sous-titre, « des martyres anciens et nouveaux et des vies de saints », disposés d'après les fêtes du calendrier. Sont signées expressément par Macaire les Vies suivantes (plusieurs sont des traductions de textes byzantins) : Auxibios le thaumaturge, Philothée d'Athènes † 1589, Taraise de Constantinople, martyrs d'Amorion, Christodoule de Patmos, Kodratos de Corinthe, néo-martyr Métros † 1794, Barnabé, Christodoule et Christophore (avec historique de l'icône mariale de Soumela), Denys le jeune, archevêque d'Égine † 1624, Joseph Samakos le crétois † 1611.

Athanase de Paros, *Vie de Macaire de Corinthe*, dans *Ἀκολουθία τοῦ... Μακαρίου... τοῦ Νοταρά*, Chios, 1863, p. 13-51, plusieurs rééd. (cf L. Petit, *Bibliographie des acolouthies grecques*, Bruxelles, 1926, p. 131-132). — DTC, t. 9, 1927, col. 1449-1452 (L. Petit). — E. Legrand, *Bibliographie hellénique... au 18^e siècle*, t. 2, Paris, 1928. — E. Herman, *Die häufige und tägliche Kommunion in den byzantinischen Klöstern*, dans *Mémorial L. Petit*, Bucarest, 1948, p. 215-216. — M. A. Basilakès, *Ὁ Κορίνθου Μακάριος...*, Athènes, 1950. — K. B. Skouterès, *Μακάριος Νοταράς...*, Athènes, 1957. — G. Konidarès, *Ἐσθλησιαστικὴ ἱστορία τῆς Ἑλλάδος*, t. 2, Athènes, 1960, p. 708-718. — M.-J. Le Guillou, *La renaissance spirituelle du 18^e siècle*, dans *Istina*, t. 7, 1960, p. 114-128. — C. Cavarnos, *St. Macarios of Corinth*, dans *St. Vladimir Theological Quarterly*, t. 12, 1968, p. 30-43. — Ch. S. Tzogas, *Ἡ περὶ μνημοσύνων ἐπιστὴν ἐν τῷ ἀγίῳ Ὁρει...*, Thessalonique, 1969.

Voir aussi la bibliographie qui sera donnée à *Nicodème l'hagiorite*, dont le nom a éclipsé celui de son ami et collaborateur, au point que la nouvelle *Encyclopédie religieuse et morale* d'Athènes, qui fait aussi une large place à Athanase de Paros, ne consacre aucune notice à notre Macaire, signalé seulement en quatre lignes dans la liste des métropolités de Corinthe (t. 7, 1965, col. 859).

Daniel STIERNON.

5. MACAIRE L'ÉGYPTIEN OU LE GRAND, moine († vers 390). — Initiateur de la vie monastique au désert de Scété, et l'un des plus célèbres moines d'Égypte au 4^e siècle, ce Macaire naquit vers 300 dans un village situé au sud-ouest du Delta, appelé Jijbêr. Il mena d'abord la vie ascétique à proximité d'un autre village des environs. C'est vers 330 qu'il s'établit au désert de Scété, l'actuel Ouadi Natroun, site qu'il connaissait pour y être venu chercher du nitre, étant jeune, avec les gens de son village. Il commença par séjourner dans la partie centrale du ouadi, d'abord à proximité des lacs qui en occupent le fond, puis plus au sud, dans la région désertique de l'actuel couvent Deir Baramous, où il s'aménagea une grotte à deux pièces (l'une servant d'oratoire) dans une butte rocailleuse. Plus tard, il gagna l'extrémité orientale du ouadi, dans le voisinage de l'actuel couvent qui porte son nom, le Deir Makarios. Lors de la persécution arienne en 374, il fut déporté pendant quelques mois dans une île du Delta, avec son homonyme Macaire d'Alexandrie (cf *supra*, col. 4-5) et d'autres moines. Quand Pallade arriva aux Kellia, en 391, Macaire était mort depuis un an environ, âgé de quatre-vingt-dix ans (*Histoire lausiaque*, ch. 17 fin).

Les sources coptes ont tendance à exagérer l'impor-

tance des rapports de Macaire avec saint Antoine, le « Père des moines »; elles vont jusqu'à le confondre avec Macaire de Pispir, le disciple qui assista aux derniers moments de saint Antoine et l'ensevelit. Ces rapports n'en furent pas moins réels et le fondateur de Scété peut, dans une certaine mesure, être considéré comme un authentique disciple d'Antoine. Les *Apophthegmata Patrum* ont conservé le souvenir de deux visites qu'il lui rendit (« Macaire l'Égyptien », 4 et 26). C'est, semble-t-il, sur le conseil d'Antoine qu'il accepta d'être ordonné prêtre, à l'âge de quarante ans. C'était une dizaine d'années après sa venue à Scété, et déjà de nombreux ascètes vivaient auprès de lui, à son exemple et sous sa direction. Selon Cassien (*Conférences* x, 2, SC 54, 1958, p. 76), qui séjourna à Scété peu après la mort de Macaire, il y avait alors dans ce désert quatre congrégations de moines, chacune ayant son prêtre et son église.

Tout en étant réservé et même austère dans son abord (cf Socrate, *Histoire ecclésiastique* iv, 23), il se montrait plein d'indulgence et de douceur (*Apophthegmata*, « Macaire l'Égyptien », 3 et 21), même à l'égard des païens (*ibidem*, 39). Il jouissait d'une grande autorité et d'un immense prestige auprès des frères, qui le considéraient comme « un dieu sur la terre » (32). Il se distinguait surtout par son don de discernement, et cela dès sa jeunesse, ce qui le fit surnommer *παιδαριόγερω*, le « vieillard enfant ». Évagre, en résidence aux Kellia, à quelque quarante kilomètres de Scété, allait le consulter et l'appelait « notre maître » (cf *Traité pratique*, ch. 93, SC 171, 1971, p. 696-697; ch. 29, p. 566-569). Dès le lendemain de sa mort, la légende s'empara de sa mémoire et de nombreux récits de miracles, guérisons, voire résurrections, se répandirent sur lui, rapidement confondus avec ceux qui se propagèrent pareillement sur son homonyme, Macaire d'Alexandrie.

L'autorité de Macaire a fait passer sous son nom les *Homélies spirituelles* et l'ensemble de la littérature dite « macarienne » qui ont une tout autre origine; cf l'art. MACAIRE (pseudo-), *infra*, col. 20-43. Parmi les lettres parvenues sous son nom, une seule (que lui attribuait déjà Gennade, *De viris illustribus* 10, éd. E.C. Richardson, TU 14, 1, Leipzig, 1896, p. 64-65) a quelque chance d'être authentique, la lettre *Ad filios Dei*, conservée en version latine (PG 34, 405a-410b; éd. critique A. Wilmar, RAM, t. 1, 1920, p. 58-83). Un texte grec, récemment découvert, est encore inédit. Macaire y décrit les différentes étapes de la vie spirituelle, depuis la conversion jusqu'à la réception de l'Esprit, en passant par les diverses tentations et épreuves qui jalonnent ce chemin, insistant sur l'humilité nécessaire pour le parcourir jusqu'au bout. Cette lettre est conservée aussi en syriaque, en arménien et, partiellement, en copte (dans le recueil dit *Des vertus de saint Macaire*). En revanche, une « Première lettre de Macaire », conservée en géorgien, paraît être une œuvre différente (cf G. Garitte, *Catalogue des manuscrits géorgiens du Mont Sinai*, CSCO 165, 1956, p. 111-112; *Les feuillets géorgiens de la collection Mingana*, dans *Le Muséon*, t. 73, 1960, p. 247-249). La collection alphabétique des *Apophthegmata Patrum* a recueilli sous le nom de « Macaire l'Égyptien » quarante et un apophthegmes, dont certains concernent plutôt Macaire d'Alexandrie; cette confusion se retrouve dans toutes les sources anciennes, cf *supra*, col. 4-5.

Sources anciennes. — Pallade, *Histoire lausiaque*, ch. 17, éd. C. Butler, Cambridge, 1904, p. 43-47. — *Historia monachorum in Aegypto*, recension grecque, éd. E. Preuschen, Giessen, 1897, ch. 28, p. 86-90; éd. A.-J. Festugière, Bruxelles,

1961, ch. 21, p. 123-128; recension latine de Rufin, ch. 28, PL 21 (éd. 1878), 449c-452c. — *Apophthegmata Patrum*, collection alphabétique, PG 65, 257c-281b. — Socrate, *Histoire ecclésiastique* iv, 23, PG 67, 513c-516a.

Dossier copte : *Vie d'abba Macaire, père des moines de Scété*, éd. E. Amélineau, *Histoire des monastères de la Basse-Égypte*, coll. Annales du Musée Guimet 25, Paris, 1894, p. 46-117; cette *Vie* attribuée à Sérapion de Thmuis est en réalité un document bien postérieur, probablement du 8^e siècle; une version syriaque est éditée par P. Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. 5, Paris-Leipzig, 1895, p. 177-262; une version arabe est inédite. — Recueil intitulé *Des vertus de saint Macaire*, éd. E. Amélineau, *ibidem*, p. 118-202 (compilation formée d'éléments d'origine diverse), suivi d'un recueil d'*Apophthegmes*, p. 203-234 (où l'on retrouve, parmi d'autres, la plupart des apophthegmes de la collection alphabétique grecque).

Études modernes (cherchant notamment à démêler ce qui revient à chacun des deux Macaire). — S. Lenain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. 8, 2^e éd., Paris, 1713, p. 574-620. — H. J. Floss, *De sanctorum Macariorum... Vitis quaestiones criticae et historicae*, PG 34, 1-176. — H. G. Evelyn White, *The Monasteries of the Wādī'n Natrān*, Part 2 : *The History of the Monasteries of Nitria and of Scetis*, New York, 1932, p. 60-72, 118-120. — A. Guillaumont, *Le problème des deux Macaire dans les Apophthegmata Patrum*, dans *Irenikon*, t. 48, 1975, p. 41-59. — *Bibliotheca sanctorum*, t. 8, 1967, col. 425-429 (J.-M. Sauge). — Sur la lettre *Ad filios Dei* : éd. A. Wilmart, *supra*; CPG 2, p. 75. — C.-L. Marriott, *Macarius of Egypt. His Epistle ad Filios Dei in Syriac*, et *Gennadius of Marseilles on Macarius of Egypt*, dans *Journal of Theological Studies*, t. 20, 1919, p. 42-44 et 347-349. — A. Baumstark, *Eine syrische Uebersetzung des Makariosbriefes « ad filios Dei »*, dans *Oriens christianus*, t. 9, 1919, p. 130-132. — Pour la doctrine : P. Resch, *La doctrine ascétique des premiers maîtres égyptiens du quatrième siècle*, Paris, 1931, p. 39-41.

Antoine GUILLAUMONT.

6. MACAIRE MAGNÈS, apologiste grec, fin 4^e siècle? — 1. *Personne et œuvre*. — 2. *Doctrine*.

1. **La personne et l'œuvre**. — Macarios Magnès est connu comme l'auteur de l'*Apocriticos*, une apologie du nouveau Testament tombée dans un oubli assez injuste.

Le nom a été parfois traduit par « le bienheureux Magnès »; il semble pourtant que le premier terme soit un appellatif, le second une épithète d'origine : « Macaire le magnésien », ou « de Magnésie » (il existait deux villes de ce nom en Asie mineure, une en Carie, l'autre en Lydie). Faut-il l'identifier avec le « Macaire, évêque de Magnésie », accusateur d'Héraclide d'Éphèse au synode du Chêne (403), où fut déposé Jean Chrysostome (cf DS, t. 8, col. 333)? D'après le résumé des Actes du synode transmis par Photius (*Bibliotheca*, codex 59, éd. R. Henry, collection byzantine., G. Budé, t. 1, Paris, 1959, p. 52-59), le grief majeur fait à Héraclide était d'être « un sectateur d'Origène »; son accusateur devait donc être anti-origéniste, ce qui s'accorde mal avec l'esprit de l'*Apocriticos*. A l'inverse, plusieurs notations de cet ouvrage (diffusion du monachisme et du manichéisme, allusion à la cité d'Antioche, théologie trinitaire proche de celle des cappadociens) suggèrent que l'auteur vivait à la même époque et dans la même région que le Macaire du synode.

Le texte (sur son histoire complexe, voir G. Schalkhauser, *Zu den Schriften des Makarios von Magnesia*, TU 31, 4, Leipzig, 1907) est cité pour la première fois dans la *Refutatio et eversio* de Nicéphore, patriarche de Constantinople (805-815; l'éd. princeps de cet ouvrage est préparée par P.S. Alexander), pour réfuter les arguments que les iconoclastes prétendaient en tirer.

Dès les premières années du 12^e siècle, Jean l'Oxite d'Antioche (cf DS, t. 8, col. 641-645) rapporte dans son florilège *Sur les purs et divins mystères* (DS, t. 5, col. 504-505) un frag-

ment de l'*Apocriticos* sur l'eucharistie, qui sera plus largement exploité par le jésuite Francesco Torrès † 1584 au temps de la controverse contre les protestants. Puis tous les mss connus disparaissent jusqu'au moment où A. Dumont découvre en 1867 à Athènes une copie incomplète. L'édition en est préparée par Ch. Blondel et publiée, après la mort prématurée de celui-ci, par P. Foucart : *Μακαρίου Μάγνητος Ἀποκριτικός ἢ Μονογενής*, Paris, 1876. Le ms d'Athènes ayant disparu à son tour, l'ouvrage n'est plus accessible que dans cette édition; une autre, avec trad. franç., est en préparation pour la collection *Sources chrétiennes*.

Les fragments d'homélie sur la Genèse mis sous le nom de notre Macaire dans différents mss sont inauthentiques (cf Schalkhauser, p. 113-185), sauf une page « de Macarios Magnès, du 17^e discours sur la Genèse » (*Vaticanus gr.* 2022, f. 236, 11^e s.), découverte par J.-B. Pitra et publiée par lui avec trad. latine (*Analecta sacra et classica.*, Paris-Rome, 1888, p. 32-34); ce fragment commente *Gen.* 3, 21 dans la ligne d'Origène, identifiant les « tuniques de peau » au corps humain matériel.

L'*Apocriticos* comprenait cinq livres (Fr. Torrès a vu un ms complet à la *Marciana* de Venise), rapportant chacun une journée de discussion entre un « philosophe » païen et l'apologiste chrétien. L'édition Blondel-Foucart en a conservé une bonne partie : quelques lignes de I (venues de Nicéphore), II amputé des ch. 1-6, III entier, 30 ch. de IV. Il faut y ajouter un fragment du livre V, sur la foi d'Abraham, cité en grec et traduit en latin par Fr. Torrès (*Dogmaticus de iustificatione... adversus Luteranos*, Rome, 1557, f. 36b-38a; les deux textes dans Schalkhauser, p. 74-76; grec seul dans T.W. Crafer, *Macarius Magnes. A neglected Apologist*, dans *Journal of Theological Studies* = JTS, t. 8, 1906-1907, p. 558-559, repris avec trad. franç. dans R. Waelkens, *L'économie.*, p. 303-305). Enfin G. Mercati a découvert dans le *Vaticanus gr.* 1650, f. 187rv (11^e s.), une table des chapitres pour les livres I-III (*Nuove note di letteratura biblica e cristiana antica*, coll. Studi e Testi 95, Vatican, 1941, p. 49-71; les titres de II, 4-5 sont indéchiffrables).

L'ouvrage ne répond en rien à notre idée du dialogue. Les objections se succèdent par séries de six à dix, suivies de la série parallèle des réponses. La discussion se réduit à un artifice de rédaction : il n'y a ni échange, ni même de véritables interlocuteurs, mais une alternance de questions et de réponses, selon un procédé didactique bien connu dans l'antiquité.

Les publications suscitées par l'édition de Blondel se caractérisent par l'intérêt exclusif porté aux objections et par l'indifférence massive à l'égard de l'apologétique de Macarios.

Il est vrai que ces objections sont précieuses, rares vestiges de la polémique païenne contre le christianisme. Tandis que L. Duchesne (*De Macario Magnete et scriptis ejus*, Paris, 1877) et T.W. Crafer (*art. cit.*, JTS, 1906-1907, p. 401-423, 546-571) y voyaient des reliques de l'Αληθής λόγος de Hiéroclès de Bithynie, A. von Harnack y reconnut des fragments du traité de Porphyre *Contre les chrétiens* (*Kritik des neuen Testaments von einem griechischen Philosophen des 3. Jahrhunderts.*, TU 37, 4, Leipzig, 1911). Opinion nuancée depuis : les objections ne reproduisent qu'indirectement l'ouvrage de Porphyre et ne lui sont sans doute pas toutes empruntées (cf T.D. Barnes, *Porphyry « Against the Christians » : Date and Attribution of the Fragments*, JTS, nouv. série, t. 24, 1973, p. 424-442). Macarios lui-même n'attribuait pas à Porphyre les objections qu'il réfute; bien mieux, il cite parfois celui-ci comme une autorité digne de foi (III, 42, p. 146).

2. **La doctrine**. — 1^o L'HERMÉNEUTIQUE DE MACARIOS. — L'intérêt de cette apologétique échappe à qui veut y voir une véritable discussion, où Macarios

apparaît incapable de résoudre les difficultés philosophiques et critiques proposées par son adversaire. Tel n'est pas son point de vue, mais il voit dans le « Philosophe » le représentant d'une manière ruineuse d'aborder l'Écriture. Qu'elle soit pratiquée par un grec, un juif ou un chrétien, elle compromet l'économie. Toute exégèse littéraliste qui s'arrête aux mots et les isole de leur contexte est aveugle au sens de l'Écriture. Sans doute Macarios n'était-il pas armé pour affronter son adversaire sur le terrain de la philologie ou de l'histoire. De toute façon, il ne semble pas s'en soucier. Ce qu'il reproche au Philosophe, c'est le principe même de son exégèse. Ce qu'il lui oppose, c'est une autre *herméneutique* qui entend dépasser la lettre et découvrir le sens de chaque passage en fonction de l'ensemble de l'Écriture.

Sur ce point Macarios n'innove pas, sinon peut-être dans son acharnement à justifier sa méthode, non seulement parce que le langage biblique est imagé, mais avant tout parce qu'il est prophétique. Tout l'ancien Testament annonçait mystérieusement Jésus : seule est légitime l'interprétation qui y reconnaît cette annonce, de même que seule est complète la lecture du nouveau Testament qui y discerne l'accomplissement des promesses de l'ancien. La norme de ce dépassement de la lettre, c'est l'économie, la cohérence du plan voulu par Dieu et exécuté tout au long de l'histoire. L'exégète aura donc à découvrir le sens de chaque fait biblique particulier en le situant par rapport à cette économie. D'où la méthode allégorique, si déconcertante pour le lecteur contemporain : souvent gratuite au plan de l'exégèse historique, elle n'en souligne pas moins cette exigence fondamentale en vertu de laquelle une lecture actualisante de l'Écriture n'est possible que dans le droit fil d'une tradition vivante.

2^o LA THÉOLOGIE. — Ce n'est que dans ce sens que l'on peut parler d'une *doctrine* de Macarios. S'il n'y a pas trace chez lui d'une synthèse rationnelle, d'un système clairement explicité, il n'en bénéficie pas moins des convergences élaborées peu à peu par une tradition exégétique, si bien qu'il nous est possible de reconstituer à partir de ses interprétations fragmentaires une vue assez cohérente de sa théologie. Celle-ci s'articule nettement sur le schéma de l'échange (sur ce thème dans la tradition grecque, cf DS, t. 6, col. 822-823) : « Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit déifié ». Jamais explicitée sous cette forme, l'idée est partout sous-jacente aux arguments de Macarios. Soulignons quelques points caractéristiques de sa manière.

1) *La doctrine de la création*, peu développée, reprend systématiquement le thème stoïcien de l'anthropocentrisme : le monde n'a de sens que par la présence de l'homme. D'où il résulte que la chute d'Adam ruine le cosmos tout entier. Sur la nature de cette chute, Macarios semble hésiter : d'une part il accepte le récit de *Gen.* 3; de l'autre il fait écho aux conceptions origénienne d'une chute dans la matière et, dans la même mesure, à une sotériologie dématérialisante. Sur ce point, sa théologie, mal unifiée, propose en même temps une image du mal résultant de la tyrannie du démon, établie du reste grâce à la complicité de l'homme. Il insiste fortement sur l'économie de la loi, préparation morale du salut et annonce anticipée du Sauveur, mais étape de transition destinée à être dépassée.

2) *La christologie* de Macarios répond au type *Logos-sarx* et s'oppose fermement au schéma *Logos-anthropos*. Attribuer à l'homme Jésus quelque activité que ce soit,

même apparemment humaine, c'est camper en face du Logos incarné un *ψιλὸς ἄνθρωπος* (un sujet purement humain), et tomber dans l'hérésie « juive » des « deux fils ». Ces affirmations plusieurs fois reprises permettent de situer Macarios au sein des controverses christologiques qui précéderent la crise nestorienne. Fait caractéristique : l'*Apocriticos* considère comme solidaires l'exégèse littérale de la Bible et l'accentuation de l'humanité du Christ (notons cependant l'absence totale d'allusions à l'apollinarisme). D'où une nouvelle cohérence des réponses à son adversaire païen : bien des objections sont rejetées pour le seul motif, — inacceptable pour un païen véritable —, qu'elles mettent en question l'identité divine de Jésus. On voit bien la pointe de cette polémique : défendre l'exégèse « antiochienne », cela revient à rejoindre le camp des païens et des juifs.

3) Si la christologie *Logos-sarx* résolvait quelques objections, elle posait à son tour pas mal de difficultés, notamment pour les textes qui attribuent à Jésus des comportements qui ne conviennent pas à Dieu : la crainte de la mort, l'impuissance en face de ses ennemis, la souffrance et surtout la mort. Toutes ces disgrâces, incompatibles avec la transcendance et l'*apatheia* divines, Macarios les déclare étrangères au Logos lui-même : ce sont des « économies », soit qu'elles relèvent de la « chair » du Christ qui n'est qu'un *organon* à son service, soit qu'elles constituent des ruses propres à tromper le démon. La passion et la mort de Jésus posent un problème plus grave. Si elles ne concernent que la chair du Christ, on n'en voit guère l'importance décisive. Contre toute logique, Macarios maintient fidèlement les affirmations de l'Écriture. Peu attentif à la résurrection, il ne voit dans la glorification du Christ que son retour à sa première condition de Logos, mais dans laquelle il entraîne les hommes « liés à lui par l'instrument de son corps » (11, 20, p. 40).

4) *La controverse de la loi et de la grâce* a chez lui une importance qui doit être signalée, ainsi que sa double insistance sur le rôle providentiel de la loi dans l'économie ancienne et sa préemption depuis la venue de Jésus. Son eschatologie ne prévoit pas la destruction du cosmos, mais sa restauration dans son état primitif : il conçoit la nouvelle création comme une remise à neuf, comme un retour au commencement. De même pour l'homme : il n'imagine pas la résurrection de la chair comme un passage de la *mort* à la vie, mais comme celui d'une *vie* terrestre et caduque au partage de la condition éternelle du Logos.

5) *Sa doctrine sacramentaire* est bien dans la ligne de sa christologie. L'eau du baptême et les espèces eucharistiques jouent dans la pratique actuelle le même rôle que la « chair » du Christ pendant son passage terrestre : elles ne sont rien d'autre que les « instruments » d'une efficacité appartenant au Logos qui s'est lié à elles. Les polémistes qui ont cru pouvoir alléguer le passage du livre III, 23 (p. 106) en faveur de la transsubstantiation l'ont évidemment interprété en dehors de son contexte. La théologie de Macarios, unique en son genre, relie dans une vision cosmique la présence du Logos vivifiant dans la création, dans l'incarnation et dans l'eucharistie (cf F. Corsaro, *La dottrina eucaristica di Macario di Magnesia*, dans *Convivium Dominicum*, Catane, 1959, p. 67-86).

3^o LA DOCTRINE SPIRITUELLE de Macarios est peu développée. Elle constitue un compromis entre une tendance anti-matérielle et le respect de l'Écriture.

L'auteur déclare que le chrétien renonce aux affections terrestres pour entrer en communion avec le « Père éternel » et les frères et sœurs de la société céleste, « trouvant leur joie dans la Parole lumineuse (Mt. 10, 34-38) qui divise à la manière d'un glaive » (II, 7, p. 5-7). Plusieurs passages proposent cependant un idéal spiritueliste assez abrupt, disant par exemple que seuls des hommes spiritualisés peuvent s'enrôler dans la lutte contre les esprits mauvais. Plus spectaculaire est l'attitude de Job qui « ayant estimé vains en vue du séjour éternel les biens de ce bas monde, chérissait le fumier : après avoir abandonné sa fortune, il caressait les ordures comme de l'or et regardait les vers comme des perles précieuses » (III, 12, p. 82).

On trouve aussi de belles formules sur l'assimilation du croyant au Monogène : « Il m'enfante en effet (c'est le Monogène qui parle) comme une mère, m'ayant conçu dans l'accomplissement de la volonté du Père; et il est enfanté avec moi, non pas en prenant la nature de ma personne, mais en s'unissant à moi dans la grâce de la volonté... Car celui qui croit que je suis le Monogène, c'est par la foi qu'il m'engendre, non à la manière de la nature, mais en s'accordant par la foi à l'Engendré » (II, 8, p. 10-11).

D'autre part, Macarios regarde le monde avec sympathie et traite d'ingrats les hérétiques qui dédaignent la création et rejettent le mariage. L'ensemble de son œuvre cependant, comme sa théologie, est résolument spiritualiste.

Bibliographie complémentaire dans J. Quasten, *Patrology*, Utrecht-Anvers, t. 3, 1960, p. 486-488; trad. franç., Paris, 1963, p. 681-683.

Texte. Outre l'éd. Blondel-Foucart, T.W. Crafer, *The Apocriticus of Macarius Magnes*, Londres, 1919 (introd., trad. angl. des objections, résumé incomplet des réponses). — F. Corsaro, *Le Quaestiones nell'Apocritico di Macario di Magnesia*, Catane, 1968 (texte, trad. ital., introd. et notes).

Sur l'adversaire de Macaire. P. Frassinetti, *Sull'autore delle questioni pagane conservate nell'Apocritico*, dans *Nuovo Didaskaleion*, t. 3, 1949, p. 41-56. — S. Pezella, *Il problema del Κατὰ χριστιανῶν δι' Porfirio*, dans *Eos*, t. 52, 1961, p. 87-104. — T. D. Barnes, cité *supra*. — Voir aussi L. Vaganay, art. *Porphyre*, DTC, t. 12, 1933, col. 2555-2590; R. Beutler, *Porphyrios*, Pauly-Wissowa, t. 22, 1953, col. 298-299.

Études. P. de Labriolle, *La réaction païenne*, 11^e éd., Paris, 1950. — F. Corsaro, *L'Apocritico di Macario di Magnesia e le sacre Scritture*, dans *Nuovo Didaskaleion*, t. 7, 1957, p. 1-24; *Una nuova interpretazione del titolo dell'Apologia di Macario di Magnesia*, dans *Acta philologica III* (Mélanges N.I. Herescu), Rome, 1964, p. 113-118. — J. Palm, *Textkritisches zum Apokritikos des Makarios Magnes*, Lund, 1961 (corrections textuelles appuyées sur l'étude du vocabulaire, de la grammaire et du style). — R. Waelkens, *L'économie, thème apologetique et principe herméneutique dans l'Apocriticos de Macarios Magnes*, Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1974 (étude d'ensemble de l'apologetique, de l'herméneutique et de la théologie; bibliographie). — R. Goulet, *La théologie de M. M.*, dans *Mélanges de science religieuse*, t. 34, 1977, p. 45-69 (à suivre).

Robert WAELKENS.

7. MACAIRE MAKRÈS ou MAKROS, hagiographe et théologien byzantin, † 1431. — 1. Vie. — 2. Œuvres.

1. VIE. — Macaire naquit vers 1380 à Thessalonique où il reçut une excellente éducation. A la mort de sa mère, qui s'opposait à sa vocation, il embrassa la vie monastique à Vatopédi (Athos); il y vécut sous la direction spirituelle d'un certain Harménopoulos (vers 1398-1410), puis de David de Thessalonique † 1419. Ordonné prêtre, il se sentit attiré par l'anachorétisme et l'hésychasme (cf DS, t. 7, col. 381-399); il aurait même connu des extases.

L'empereur Manuel II Paléologue l'appelle avec David à Constantinople, lequel y séjourne temporairement (1418-début 1419; fin 1419-début 1420 ou 1421), puis définitivement à partir de 1422 comme conseiller du basileus. Après avoir refusé celle du Stoudios, Macaire accepte cette même année la direction du Pantocrator, célèbre monastère alors décadent qu'il restaure avec le concours de l'orthodoxie serbe et russe dont il sollicite l'appui financier au cours de voyages.

Macaire joua un rôle considérable dans les tractations entre grecs et latins de novembre 1422, et comme membre de la troisième ambassade envoyée auprès du pape Martin V en vue d'un concile d'union (février-août 1430). L'empereur Jean VIII Paléologue songeait à l'envoyer de nouveau à Rome pour mettre au point les derniers détails lorsque Macaire mourut à Constantinople, miné par une tumeur, le 7 janvier 1431, à cinquante ans.

La source biographique la plus abondante est l'*Encomion* (inédit) conservé dans le ms *Cairensis* (ancien *Alexandrinus*) 220, f. 13-60, où il est précédé d'une acolouthie dont le *synaxaire* (édité par A. Papadopoulos-Kerameus, dans *Δελτίον της ἑταιρίας της Ελλάδος*, t. 3, Athènes, 1890, p. 463-468) repose essentiellement sur l'*Encomion*. — Quelques éléments dans G. Sphrantzès, *Chronicon minus*, an. 1430-1431 (PG 156, 1043ac; éd. Grecu, p. 48-58), et dans S. Syropoulos, cf V. Laurent, *Les « Mémoires » du Grand ecclésiarque de l'Église de Constantinople Sylvestre Syropoulos sur le concile de Florence (1438-1439)*, Paris, 1971, p. 118-119, 266-267. Tous ces documents sont bien exploités par A. Argyriou dans l'introduction de l'édition annoncée ci-dessous, qui comportera l'*Encomion*.

2. ŒUVRES. — 1^o *Traité sur la procession du Saint-Esprit*, édité par le patriarche Dosithée de Jérusalem, dans *Τόμος καταλλαγής*, Jassy, 1692, p. 412-420; simple recueil de textes patristiques.

2^o *Discours pour la fête des saints Pères des sept conciles œcuméniques* (BGH, n. 2342 et *Auctarium*), inédit. — 3^o *Éloge de saint David de Thessalonique* (BHG, 493m), suit pas à pas l'ancien *Bios* de ce solitaire (BHG, 493).

4^o *Éloge de Gabriel, archevêque de Thessalonique* (1397-1416; cf DS, t. 6, col. 14-15); l'attraction pour la vie érémitique soulignée par l'encomiaste paraît prendre la forme de confidences autobiographiques.

Attribué communément à l'empereur Manuel Paléologue, cet *encomion* a été restitué à Macaire Makrès par R.-J. Loenertz, *Écrits...*, p. 189-190; hypothèse non retenue par B. Laourdas (dans *Ἀθήνα*, t. 56, 1952, p. 199-202), qui pense à un « auteur contemporain inconnu »; mais voir désormais A. Argyriou, *Deux œuvres...*, introd. L'éloge a été édité comme œuvre anonyme par Louise Syndika-Laourdas, dans *Μακεδονικά*, t. 4, 1955-1960, p. 352-370. Sur le contenu, cf V. Laurent, *Le métropolitain de Thessalonique Gabriel...*, dans *Ἑλληνικά*, t. 13, 1954, p. 241-255; *Une nouvelle fondation monastique des Choumnos. La Nea Moni de Thessalonique*, dans *Revue des études byzantines*, t. 13, 1955, p. 109-130, qui écarte l'attribution à Manuel II (p. 112, n. 4).

5^o *Sermon sur les miracles et les translations de sainte Euphémie* (BHG, 622 et *Auct.*). Panégyrique prononcé à l'occasion d'une fête annuelle de la sainte de Chalcedoine; l'orateur se borne à résumer le récit de Constantin de Tios (BHG *Auct.*, 621). — 6^o *Vie de saint André de Crète* (BHG, 114), basée sur la vie d'André par Nicétas le patrice (BHG, 113), en ajoutant quelques hyperboles. Édité d'abord en version néo-grecque dans *Νέον ἐκλόγιον*, 2^e éd., Constantinople, 1863, p. 151-155 (repris par K. Ch. Doukakès, *Μέγας συναξαριστής*,

juillet, Athènes, 1893, p. 35-42), ce *Bios* a été publié par B. Laourdas, dans *Κρητικά Χρονικά*, t. 7, 1953, p. 66-74. — 7° *Vie et éloge de saint Maxime le causocalybite* (BHG, 1237f); panégyrique encore inédit de cet autre contemporain († vers 1365), moine de l'Athos, en qui Macaire voit également un autre lui-même.

8° *Description de la suintante icône du grand Démétrius* (BHG, 533i et Auct.). — 9° *Description de l'icône placée jadis dans l'église de la Theotokos appelée Nea Peribleptos et communément monastère de Charsianitou* (Auct., 807i); avant et après sa nomination comme abbé de Pantocrator, Macaire résida dans ce monastère.

10° *Paramythétikos à un malade ou sur la persévérance* (Vat. gr. 1107, f. 323-342v). Lettre de consolation invitant un ami malade à persévérer dans l'abandon total à Dieu, au milieu des souffrances permises par le divin médecin en vue du salut et de la perfection spirituelle du patient; peut-être le dernier écrit de Macaire, à l'époque où il était atteint du mal qui devait l'emporter. — 11° *Paramythétikos d'un ami compatissant ou sur la mort* (Vat. gr. 1107, f. 200v-217v): sous forme d'« oraison funèbre sur le frère Jean », le propre frère de Macaire, celui-ci réfléchit sur le problème de la mort, son origine (chute de l'homme au paradis), sa signification; il répond aux objections en platonicien chrétien: la mort permet à l'homme de rejoindre Dieu.

12° *Monodie sur l'empereur Manuel Paléologue* (Vat. gr. 1107, f. 299-303v). — 13° *Monodie sur le moine David, père spirituel de l'auteur* (Marcianus gr. II, 92 = *Nanian*. 114, f. 33-40); dans cet écrit d'une grande perfection littéraire, Macaire esquisse en filigrane sa propre expérience monastique.

14° *Quatre discours à l'adresse de ceux que scandalisent les succès des infidèles* (éd. à paraître, cf *infra*). Macaire s'efforce d'affermir la foi des chrétiens ébranlée par l'avance des turcs et la propagande doctrinale des musulmans. En même temps qu'il veut fournir une réponse au problème du malheur des chrétiens (disc. 1 et 4), l'orateur se livre à un plaidoyer en faveur de l'abandon à la Providence et de l'ascèse évangélique (2 et 3). Au lieu de se scandaliser de la prospérité de l'Islam, le chrétien devrait y trouver un stimulant dans sa recherche du vrai bonheur et de la liberté authentique, par la mortification des sens et le mépris des biens matériels et de sa propre vie, jusqu'au dépouillement total du martyr.

15° *Défense de la sainte virginité*. Rédigé dans la même optique, sous forme de « lettre à un révérend Père », ce petit chef-d'œuvre développe, contre les contempteurs chrétiens du monachisme, un des points touchés dans le traité précédent. Après une introduction (I) et des réflexions personnelles sur la virginité chrétienne (II), l'auteur répond aux objections par des arguments de raison empruntés textuellement aux ch. 136-137 du livre IV de la *Summa contra gentiles* de Thomas d'Aquin, et par des arguments scripturaires (III). Il termine par un éloge de la virginité basé sur l'enseignement des Pères grecs, notamment de Jean Chrysostome (IV). Selon P. Canart, cet écrit est en rapport avec les tractations byzantino-hussites de 1425-1430 et vise une tendance extrémiste du hussitisme.

Ces deux derniers ouvrages, contenus aussi dans le *Vaticanus gr. 1107*, vont être édités par A. Argyriou, *Deux œuvres anti-islamiques inédites de Macaire Makrès, 1381-1431*, dans la collection « Studi e testi » de la bibliothèque vaticane.

L. Petit, *Macrès Macaire*, DTC, t. 9, 1927, col. 1507-1508. — R.-J. Loenertz, *Écrits de Macaire Macrès et de Manuel Paléologue dans les mss. Vat. gr. 1107 et Crypten. 161*, OCP, t. 15, 1949, p. 185-193; repris dans *Byzantina et Franco-graeca*, Rome, 1970, p. 71-79. — Beck, p. 748, 778-779. — E. Trapp, *Die Stellung der beiden Apologien des Vat. Gr. 1107 in der byzantinischen Islampolemik*, dans *Jahrbuch für österreichischen Byzantinischen Gesellschaft*, t. 16, 1967, p. 199-202. — Th. Khoury, *L'empereur Manuel II Paléologue (1350-1425). Essai bibliographique*, dans *Proche-Orient chrétien*, t. 18, 1968, p. 30-32. — A. Argyriou, *Μακάριος ὁ Μασφής...*, dans *Γρηγόριος ὁ Παλαμάς*, t. 53, 1970, p. 1-16; introd. à l'éd. citée *supra*.

Daniel STIERNON.

S. MACAIRE (PSEUDO-MACAIRE; MACAIRE-SYMÉON), moine, 4^e-5^e siècle. — Cet écrivain spirituel, longtemps confondu avec Macaire d'Égypte, (*supra*, col. 11-13), vivait très probablement entre la Mésopotamie et le sud de l'Asie Mineure durant le dernier tiers du 4^e siècle et le début du 5^e. Il est l'auteur d'une centaine de Discours ou Homélies transmis surtout par quatre grandes collections grecques dont la seconde, les cinquante Homélies (PG 34, 449-822), lui a valu une grande notoriété en Orient comme en Occident. Les problèmes critiques, historiques et doctrinaux relatifs à l'auteur et à son œuvre sont fort complexes. — I. *L'œuvre, l'auteur et son milieu*. — II. *Doctrine spirituelle*. — III. *Influence*.

I. L'ŒUVRE, L'AUTEUR ET SON MILIEU

1. **L'œuvre**. — L'œuvre de Macaire-Syméon comprend un traité (la « Grande Lettre »), deux lettres (l'homélie 51 et le discours 1, 40), une vingtaine de pièces dialoguées (questions-réponses), une cinquantaine d'homélies et une trentaine de pièces brèves ou recueils de *logia*. Sauf pour les homélies, la délimitation des unités originales et le genre littéraire précis (relevant du style oral) sont difficiles à déterminer, car les pièces sont transmises en désordre par les collections, généralement tardives (11^e-12^e siècles), et qui se recoupent en grande partie. Les numéros de celles-ci sont fortuits, et inverses de leur ancienneté.